Jean-Jacques Rousseau et Isabelle d'Ivernois

Jean-Jacques, curieux homme.

L'occasion de la réunion, à Môtiers, de la Société neuchâteloise d'histoire et les souvenirs de Rousseau qui seront évoqués vont remettre à l'ordre du jour, chez nous, cet écrivain réellement fantastique, au style parfois inégalable, et qui meurt sans se douter que ses écrits et ceux de Voltaire vont être le plus puissant levier de la Révolution française.

Les répercussions dans le monde, d'un événement à l'origine duquel se trouve un personnage dont tous les jugements sont subordonnés à la sensibilité, forcent à l'admiration pour son art, à la pitié pour sa pauvre vie, et à la consternation devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes.

N'entamons pas les sujets traités à Môtiers. Ne marchons point dans les plates-bandes de Mlle Rosselet, de M. Loup et de M. Clément. Bornons-nous à dire quelques mots d'une amitié profonde entre Isabelle d'Ivernois et Jean-Jacques dont une douzaine de lettres autographes publiées par Alphonse Petitpierre, à Paris et à Neuchâtel, en 1878, furent données par sa famille à la Bibliothèque de la ville en 1907.

Il y aurait peut-être une assez jolie étude à faire sur ce qu'ont apporté au plus subjectif des écrivains, trois années passées parmi nous. Faire le départ très net de ce que cet esprit, mobile s'il en fut, conçut et exprima avant et après son séjour, serait examiner, sous un angle neuf, certains états psychologiques de ce vagabond passionné. La polémique Philippe Godet-Jules Lemaître, polémique d'où le second sortit indemne, encore que l'on puisse s'étonner qu'un Philippe Godet défende un Rousseau, n'a point fait cette part. Au reste, Rousseau fut-il jamais mieux étudié et tour à tour attaqué et précisément *défendu* que par Jules Lemaître lui-même ?

1762.

Le 10 juillet, Rousseau, avec Roguin, venu à pied d'Yverdon par le Mauborget et la Redallaz, apparaît sur la rue principale de Môtiers. Il se loge, maison Girardier, à six écus blancs par mois. Son perruquier lui coûte deux écus neufs par an, et la gazette un écu blanc. Cet homme qui a fait tous les métiers, graveur, valet de chambre, copiste, compositeur, secrétaire, qui a écrit la *Lettre sur*

les Spectacles, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile* et le *Contrat social*, ne saurait passer inaperçu. Il écrit au roi de Prusse : « Sire, j'ai dit beaucoup de mal de vous, j'en dirai peut-être encore; cependant chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos Etats. » Dès lors, le maréchal Keith le protégera.

Bientôt, des étrangers accourent en nombre à Môtiers et lui rendent visite. D'après d'Echerny, quatre-vingts personnes des deux sexes, dont vingt croix de Saint-Louis, assistent un jour à une fête en son honneur. Est présente, sa gouvernante, Thérèse Levasseur. Il est accueilli à bras ouverts au Prieuré dans la famille Guyenet et surtout dans la maison du conseiller d'Etat et procureur général d'Ivernois, dont la fille — Isabelle — jeune, charmante, pleine de bonté, de tact et de grâce, va devenir sa confidente, son amie, et sa correspondante durant quinze ans. Elle ne se doutera pas que Rousseau va léguer à la Révolution française un vocabulaire dénaturé par elle, et qui contribuera à bouleverser l'Europe...

Qui étaient les d'Ivernois ?

Les Du Vernois, Duvernois ou Divernois étaient Bourguignons de Cussy, dans le Morvan, près d'Autun. Ils tirent leur nom d'un domaine existant encore, le Vernoy. Jean Divernois s'établit d'abord à Saint-Sulpice. Claude allié Barrelet, gendre de Pierre Barrelet, dernier curé de Môtiers, converti au protestantisme, est la souche de tous les d'Ivernois de Môtiers.

En 1722, Joseph d'Ivernois, allié Guyenet, est anobli par la Prusse. Il a dix-sept enfants. Parmi eux, Abraham, allié Tribolet, richissime banquier fixé à Paris, et Guillaume-Pierre, procureur-général et conseiller d'Etat, allié Baillods, puis Peter, qui précisément accueille, à Môtiers, Rousseau dans sa famille.

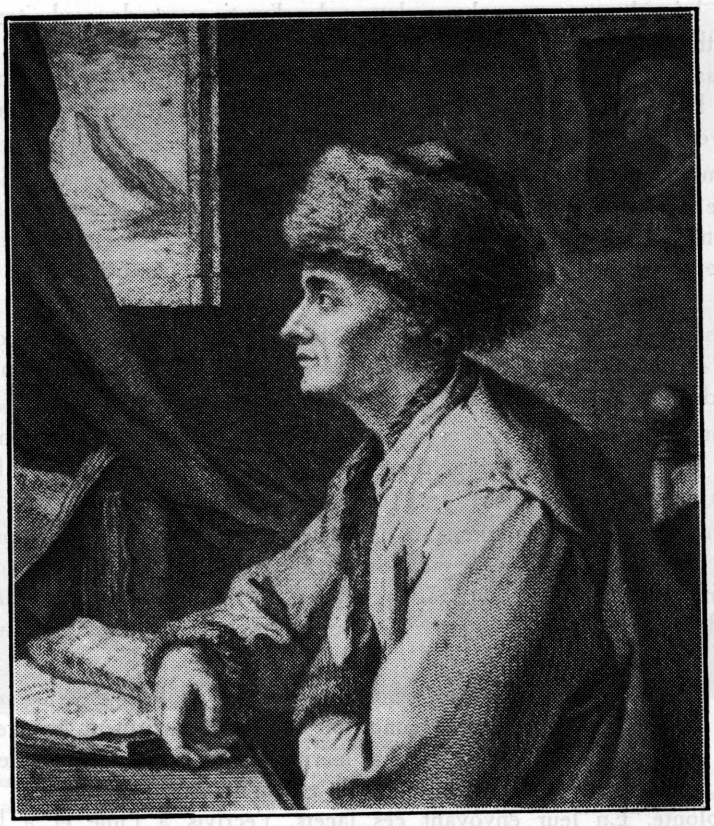
Guillaume-Pierre n'avait pas que sa charmante fille Isabelle, mais en tout deux filles et quatre fils. Parmi ses fils, face pleine et joviale aux yeux clairs que représente un pastel au Musée des Beaux-Arts, un nouvel *Abraham* sera l'ancêtre de tous les d'Ivernois de la mairesse, à Colombier. Charles, son frère, possédera Bellevaux, au Pommier, à Neuchâtel, et sera trésorier du roi. Le châtelain Meuron a fait du trésorier un croquis délicieux qu'on trouve au Musée et qui le représente assis et les mains jointes comme si l'on venait de vider brusquement sous ses yeux toutes les caisses de la principauté !

Au milieu du XVIIIme siècle, le testament du riche oncle de Paris, frustre certains de ses neveux pour en favoriser d'autres. Charles, allié Montmollin, est parmi les privilégiés. Abraham, quoique filleul du défunt, peut se gratter. Il hérite, par contre, vingt ans plus tard, d'un fils, César, poète mondain à menton ravalé, dont les rimes sont connues et auquel on a fait l'honneur d'un livre. D'autres d'Ivernois sont médecin, botaniste ou châtelain.

Venons-en à la douce amie de Rousseau, tante de César, dont nous n'avons pu jusqu'ici retrouver le portrait.

Isabelle et Jean-Jacques.

Si les traits de son visage qui dut être agréable et compréhensif ne paraissent point avoir été conservés, toute Isabelle d'Ivernois, femme affectueuse, douce, intelligente et ferme, éclate comme un bouton de rose, dans sa correspondance.



Jean-Jacques Rousseau.
(1712-1778)

Au Val-de-Travers, de 1762 à 1765. Dessiné à Neuchâtel en 1765 par J.-B. Michel.
(Propriété du Musée historique.)

Les d'Ivernois ne passent que l'été à Môtiers où Jean-Jacques reste toute l'année. Des premières lettres échangées, en février et mai 1763, l'on apprend que Rousseau a une dette arriérée de fuseaux. Sa compagne lui enseigne à faire de jolis lacets au coussin. On tue comme on peut ses ennuis de proscrit !

Elle lui envoie un coussin accompagné d'un billet qu'il assure vouloir garder toute sa vie ! Ce billet autographe fut offert au prince royal de Prusse à son passage à Saint-Aubin, le 26 juillet 1819, avec un bout de lacet.

A Môtiers, l'été 1763, les petits cadeaux entretiennent l'amitié : « Faites-moi le plaisir, ma bonne amie, de faire agréer ces asperges à Madame votre maman ! »

Nous croyons que cette amitié, toute platonique, le fût restée même sans l'exiguïté du lieu et sans la présence de Thérèse Levasseur. Isabelle répète souvent que les conversations de son ami ont un charme infini et qu'il y met un entrain endiablé. Il a cinquante ans. Elle trente.

En mai 1764, elle épouse Frédéric Guyenet, lieutenant civil du Val-de-Travers, receveur au Prieuré Saint-Pierre. Rousseau lui offre un joli lacet de sa

façon, en lui adressant une douce lettre de directives et de souhaits affectueux. Fritz Berthoud a reproduit cette lettre en en rectifiant la date, dans son *J.-J. Rousseau au Val-de-Travers.* Une confusion s'était produite entre les deux lettres que Rousseau envoya avec un lacet, lors de leur mariage, à chacune des deux sœurs d'Ivernois.

Comme nous possédons encore — relique lointaine d'une ascendante — ce lacet jaune et vert mesurant 1 m. 40 enroulé autour d'une ancienne carte à jouer, nous l'avons prêté pour l'exposition organisée à Môtiers. Quelques centimètres en ont été coupés pour le prince royal de Prusse, des parents, ou le Musée de Neuchâtel.

En cherchant bien, l'on retrouve dans les *Confessions* de Jean-Jacques, écrites plus tard, et qui ne furent au reste publiées qu'après sa mort, alors qu'il tenta de les faire éditer de son vivant, une mention curieuse sur ce sujet :

« Je m'avisai, pour ne pas vivre en sauvage — écrit-il — d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon coussin dans mes visites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte et causer avec les passants. »

Il parle ensuite abondamment de son affection particulière pour Isabelle d'Ivernois, digne et vertueuse, à laquelle il doit des consolations très douces et de *longues* soirées très *courtes* grâce à l'agrément de son esprit et aux mutuels épanchements de leurs cœurs. Il ajoute : « Elle m'appelait son papa, je l'appelais ma fille. »

Puis, « pour rendre mes lacets bons à quelque chose, j'en faisois présent à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfants. La sœur aînée en eut un à ce titre, et l'a mérité; Isabelle en eut un de même, et ne l'a pas moins mérité par l'intention, mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une et à l'autre, des lettres dont la première a couru le monde, mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit ».

La « sœur aînée », dont parle Rousseau, est Anne-Marie d'Ivernois qui épouse, en 1762, Louis de Montmollin. On sait que si de tels encouragements aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs rejetons étonnent toute l'Europe, c'est que celui qui les prodigue a dit avoir abandonné sa progéniture à la maison de Paris des *Enfants trouvés.* Faire des lacets ? Voilà bien nouvelle lubie d'un original défrayant déjà toutes les conversations !

Confidences, résolution et dévouement.

Rousseau soumet parfois ses écrits qu'il appelle « barbouillages » au jugement d'Isabelle d'Ivernois, qui les lira chez elle.

Il la tient au courant des... feux qui s'allument un peu partout. En février 1765 : « Que j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 janvier, on a brûlé mon livre à la Haye *(Lettres de la Montagne);* on doit aujourd'hui le brûler à Genève; on le brûlera j'espère encore ailleurs. Voilà par le froid qu'il fait des gens bien brûlants. Que de feux de joye brûlent à mon honneur dans l'Europe ? Qu'ont donc fait mes autres écrits pour n'être pas brûlés et que n'en ai-je à faire brûler encore ? »

J.-J. Rousseau à Môtiers.

Cette aquarelle originale porte l'inscription: « Prieuré de Môtiers, Travers. Demeure et Souvenir de la meilleure des mères.» Sous le personnage en robe sombre, on lit le mot « Rousseau ».

(Propriété de la famille Hügli, à Colombier.)

« J'ai fini pour la vie », ajoute-t-il résolument ! On sait cependant ce qu'il écrivit par la suite: ses *Confessions*, *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, *Rêveries d'un promeneur solitaire*, etc.

Attristé de la fièvre qui met Isabelle d'Ivernois en danger lors de la naissance de son premier enfant, en mars 1765, il fait venir de son chef le médecin Tissot qui la sauve. « La jeune Madame Guyenet, après une couche assez heureuse, est si mal depuis deux jours, qu'il est à craindre que je ne la perde. Je dis *moi* car sûrement, de tout ce qui l'entoure, rien ne lui est plus véritablement attaché que moi; et je le suis moins encore à cause de son esprit qui me paraît pourtant d'autant plus agréable qu'elle est moins pressée de le montrer, qu'à cause de son bon cœur et de sa vertu, qualité rare dans tous les pays du monde, et bien plus rare encore dans celui-ci. »

Il confie la peine que lui cause l'état de santé de son Isabelle, à Du Peyrou et au prince de Wirtemberg.

Coutume du terroir.

A peine remise, la jeune mère profite de ses premières forces.

Elle lui expédie les collations qu'elle reçoit de toutes parts : « Que je vous apprenne encore, mon cher papa, nos usages: ici, l'accouchée doit envoyer de

pareils dons à ses proches et appelle cela sa *rechigne*. Daignez donc recevoir ma *rechigne* avec autant de plaisir que je vous l'offre, en attendant que je puisse vous exprimer de bouche les divers sentiments qui m'ont affectée pendant ces temps de crise; mais ai-je besoin d'expressions avec vous ? Oh ! pardonnez si je crois pouvoir vous dire que nos âmes s'entendent, et qu'est-ce qu'un faible langage pour décrire tout ce que je sens pour vous. »

Ici, petit intermède. Mlle Marianne Guyenet — cousine d'Isabelle — qui paraît un peu éprise de Rousseau, lui reproche de croire que les femmes n'ont pas d'âme. Jean-Jacques s'empresse de lui répondre qu'au contraire toutes celles qui lui ressemblent en ont au moins deux à leur disposition.

Fidèles malgré le départ de Môtiers.

Rousseau quitte Môtiers parce qu'en butte aux vexations. Il trouve dans sa cuisine une pierre lancée du dehors. Bien que le trou de la vitre par lequel eût dû passer la pierre fût plus petit que celle-ci, il se persuade qu'on va le lapider. Mlle Levasseur s'ennuyant à Môtiers l'aurait-elle endoctriné ? On l'a dit : « Quand Mlle Le Vasseur me dirait qu'il est nuit à midi et jour à minuit, mes yeux me montrant le contraire, c'est elle que j'en croirais ne m'ayant trompé de ma vie. » (!)

Il va se rendre à l'île de Saint-Pierre, cette île souriante où des visiteurs trouveront cet étrange monomane, ce panégyriste de l'homme sauvage, perché sur un grand poirier, ceint d'un large sac et le remplissant de fruits. Avant qu'il ne s'y fixe pour en déguerpir peu après, Isabelle lui écrit: « Les monstres qui ont osé attenter à vos jours ont voulu sans doute aussi abréger les miens. Je sens que je devrais sacrifier mon bonheur à votre santé; mais contente de vous savoir tranquille avec vos amis il ne m'est pas permis de désirer autre chose. »... « Je dois encore ajouter que dans quelque endroit que vous habitiez, vous n'y trouverez personne qui vous chérisse, honore et respecte plus que celle qui est pour la vie votre dévouée fille. »

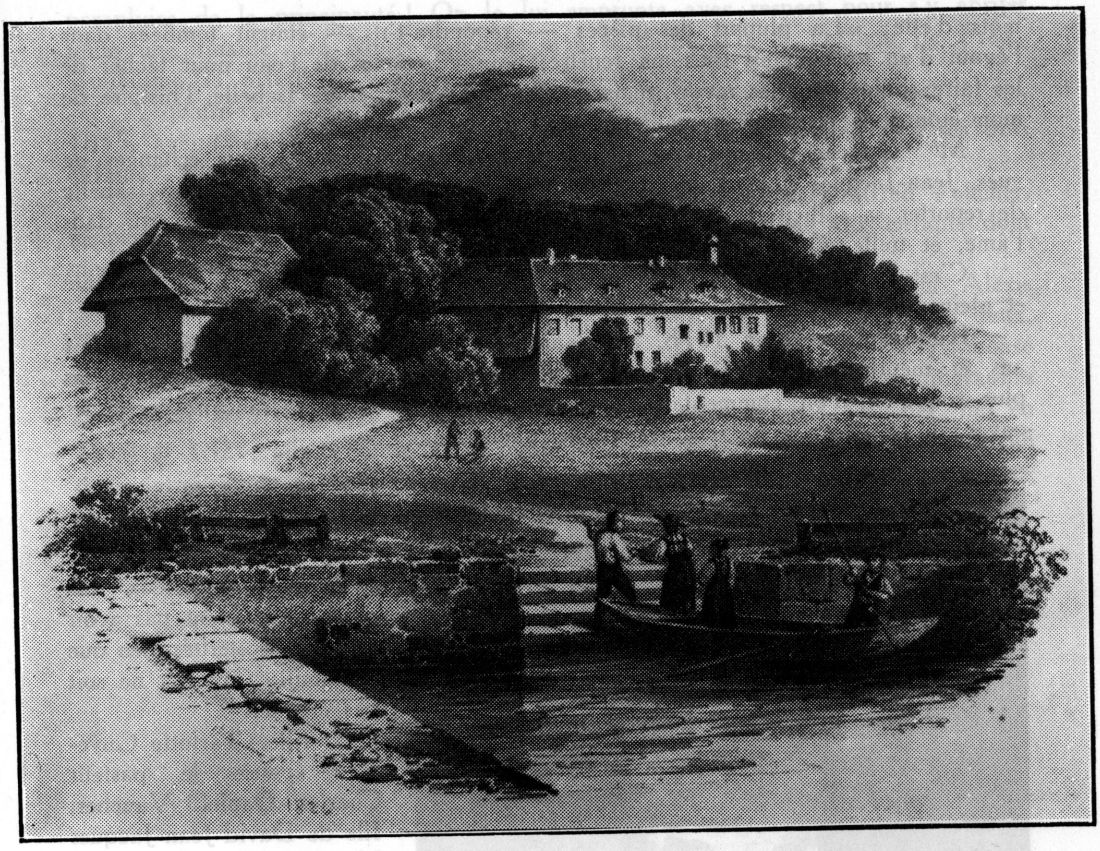
Long silence et reprise de contact avec le mari...

Il s'écoule cependant du temps sans qu'apparemment il y ait nouvel échange de lettres.

Rousseau avait suscité des discussions irritantes chez les d'Ivernois. La tempête gronde au Val-de-Travers. Les « agréables de Môtiers » sont le clan opposé à Rousseau ! Cet état d'esprit intimide-t-il passagèrement Isabelle dans la naïve expression de son attachement ?

Tout à coup, en automne 1768, après qu'il eût trouvé moyen de quitter l'Angleterre, de se brouiller avec Hume et de refuser une belle pension du roi, Rousseau, du Dauphiné, donne signe de vie à Guyenet. C'est qu'un sacripant, Thévenin, chamoiseur de Neuchâtel, imposteur et va-nu-pieds, lui réclame neuf francs. « Je n'ai jamais été empruntant à des quidams » ! Il embrasse de tout son cœur le mari d'Isabelle en le priant, comme homme de loi, de citer des témoins. La justice des Verrières liquide l'incident.

Il retombe alors, à distance, dans les bras d'Isabelle d'Ivernois et signe *Renou* ses lettres à tout le monde: « J'ai changé de nom pour toujours, mon cœur n'en est pas moins demeuré le même ! »



Maison Rousseau à l'île de Saint-Pierre vers 1826.
Lithographie de G. Engelmann. (Propriété du Musée de Neuchâtel.)

Dix ans après son arrivée à Môtiers, il écrit toujours à Isabelle. Dans une longue lettre de Paris, *Rousseau* a déjà renié *Renou !* Il reproche à sa correspondante un silence prolongé: « J'aimerai toujours mon Isabelle et je compterai toujours sur son amitié même en dépit d'elle. Ah ! Isabelle, Isabelle, vous auriez dû mieux connaître votre ami ou plutôt l'ayant une fois connu, vous n'auriez jamais dû le méconnaître. » Un post-scriptum, transmettant les baisers de Thérèse Levasseur à Isabelle, rappelle à cette dernière qu'elle avait jadis deviné dans quels termes il vivait avec sa gouvernante, devenue plus tard sa femme.

Cette même année 1772, il envoie de nouvelles missives.

Sur les toits de Paris...

C'est l'époque où il n'ouvre plus les mille lettres reçues d'importuns.

Par mégarde, un billet d'Isabelle, dont il n'a pas reconnu l'écriture, vole en morceaux.

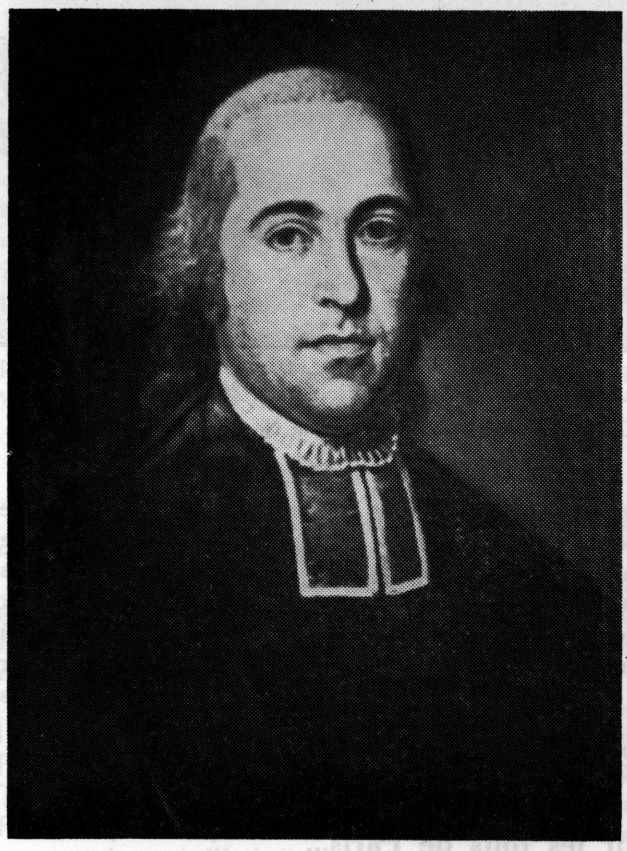
Sur les lambeaux qui virevoltent dans sa chambre, il reconnaît soudain quelques

mots d'elle: « La plupart des pièces — répondra-t-il — étaient tombées dans l'égout d'un toit qui est sous ma fenêtre; nous y jetâmes de l'eau pour tâcher de les faire couler pour les ravoir, mais inutilement. Voilà, chère Isabelle, l'histoire de mon étourderie et de mon malheur ! »

Mme Guyenet-d'Ivernois se plaint soudain de son mari. Longs échanges de vues. Jean-Jacques enverra de vibrantes pages de consolation. Il conseille à Isabelle de reporter sa sollicitude sur ses enfants, le mari n'ayant « ni vice, ni vertu dans l'âme, et nulle espèce de ressort ! »

C'est sur un mari dissipateur que se ferme le rideau de cette liaison originale et pleine d'imprévu.

Rousseau meurt en 1778, à 66 ans. Isabelle d'Ivernois lui survit dix-neuf ans et meurt en 1797 à 65 ans. Elle ignora sans doute qu'aux heures les plus tragiques, l'on commentait dans les rues de la capitale française, certaines pages du *Contrat social*, écrites d'une main amie.



Charles-Daniel Vaucher allié Guyenet.

Diacre au Val-de-Travers, pasteur à Lignières, puis à Saint-Aubin, auteur d'une « Description topographique et économique de la Mairie de Lignières », décorée en 1801 par la Société d'Emulation patriotique ; gendre d'Isabelle d'Ivernois.

(Propriété Petitpierre, à Peseux.)

Descendance d'Isabelle d'Ivernois.

Isabelle eut deux fils qui ne paraissent pas avoir laissé de postérité, bien que la famille Guyenet ne soit pas éteinte.

Sa fille, Charlotte Guyenet, épouse le pasteur Charles-Daniel Vaucher, fils de David-Jean-Jacques Vaucher et d'Henriette-Salomé DuPasquier, morte dans sa centième année. Deux portraits de cette centenaire existent encore, l'un à Peseux, chez Mme Adolphe Petitpierre-Paris, l'autre à Cormondrèche, chez Mlle Marie Berthoud.

Charles-Daniel Vaucher exerce son activité à Saint-Aubin, après le Val-de-Travers et Lignières. C'est un prédicateur distingué, et l'auteur d'une *Description topographique et économique de la mairie de Lignières*, couronnée par la Société d'émulation.

Il possède, à Saint-Aubin, l'un des premiers...

parapluies de la principauté ! On le lui emprunte avec respect pour s'y abriter toute une famille. Le Musée conserve une médaille d'or à l'effigie de Fréd.-Guillaume III offerte à Vaucher par ce dernier en 1814.

A quatre-vingts ans, il s'était retiré à Fleurier. Il n'y meurt qu'à 95 ans, en 1855, ayant hérité de la santé de sa mère et survécu à sa femme et à ses trois enfants.

La descendance d'Isabelle d'Ivernois se perpétue par Georges-Alfred Vaucher, négociant, fils de Charles-Daniel. Georges-Alfred Vaucher eut dix enfants dont cinq seulement eurent une postérité.

Une fille aînée, Louise Vaucher, née en 1811, épouse le pasteur Alexis Berthoud, père d'Alfred et de Jean Berthoud, conseiller d'Etat qui, tous deux, ont une descendance. Une seconde fille, Sophie, née en 1816, épouse Alphonse Petitpierre dans la famille duquel entrent par son mariage diverses lettres autographes et le lacet dont il a été question. Deux fils, Alfred et James Vaucher, nés en 1817 et 1824, alliés Dubied et Coulin, ont encore l'un et l'autre une postérité dans notre canton et dans celui de Genève. Enfin, une fille cadette de Georges-Alfred Vaucher a encore une descendante à Nuremberg.

De fil en aiguille, il se trouve qu'Isabelle d'Ivernois a encore aujourd'hui plus de soixante-dix descendants.

[30 août et 6 septembre 1934.]